

Renée Blanchet

Marguerite Pasquier

Fille du Roy

Chronique de la Neufve-France



LES ÉDITIONS
VARIA

Les fiançailles furent de courte durée: la tendresse et le désir croissaient à chaque rencontre, mais Biville ne voulait rien brusquer ni troubler sa douce, comme il l'appelait.

Au début de novembre, on commença à parler de mariage, considérant d'une part que François était passablement bien établi et que ses affaires allaient bon train et que, d'autre part, les ordres du roi concernant les filles à marier étaient très clairs: les mariages devaient avoir lieu le plus rapidement possible, soit quinze jours après leur arrivée.

Quand ils pouvaient profiter d'un peu d'intimité, se prendre par la main pour se promener sur les rives du fleuve, cela les comblait d'émotion. Le contact de la peau si douce de Marguerite rendait Biville fou de désir. [...]

Chemin faisant, Marguerite sentit les frissons l'envahir. Dans sa tête tourbillonnaient toutes sortes de pensées confuses. Elle tenait la main de François, sa belle grande main fine qui la réchauffait; mais, en même temps, elle appréhendait les moments d'intimité qui l'attendaient...

Des récits savoureux comme celui-ci et qui se confondent avec l'histoire, toutes les familles québécoises de souche en découvriront si elles avaient la possibilité de dépouiller les archives. Et c'est précisément ce qu'a voulu l'auteure de *Marguerite Pasquier*: nous faire connaître une de ses ancêtres, fille du roi, à travers la trame de l'histoire de la Nouvelle-France.



Renée Blanchet est née à Rimouski en 1941. Après avoir complété des études de pédagogie et de lettres à l'université Laval, elle a fait carrière en éducation sans toutefois renoncer à sa passion première, l'écriture. Outre des textes de poésie publiés durant les années soixante, Renée Blanchet a récemment fait paraître la correspondance de Julie Bruneau-Papineau. Elle prépare actuellement une édition de la correspondance de Lactance Papineau et travaille à la rédaction d'un recueil de nouvelles.

4

En cette année 1669, à la Salpêtrière, Marguerite commençait à s'ennuyer de sa vie cloîtrée. Elle avait pourtant refusé, l'année précédente, d'entrer au service d'un bourgeois comme domestique, mais il lui semblait maintenant qu'elle était prête pour tenter l'aventure de la Nouvelle-France, ayant vu partir quelques-unes de ses compagnes depuis 1663.

On lui avait dit tellement de choses au sujet de cette colonie ; la liberté, la possibilité de s'établir rapidement mais aussi les combats quotidiens contre les indigènes qui tuaient les colons et brûlaient les habitations. Néanmoins, elle aspirait maintenant à connaître une nouvelle patrie et vivre une vie normale, loin de l'austérité de la Salpêtrière.

Or, en cette année 1669, elle s'était liée d'amitié avec la fille d'un ancien secrétaire du roi, Honoré Chamois, qui était décédé alors que Marie-Claude était toute petite. L'enfant ne s'entendait plus avec sa mère, Jacqueline Girard, qui la maltraitait sans répit, soit en la fouettant avec une sangle, soit en l'humiliant par des

paroles blessantes : la petite vivait un véritable enfer à ses côtés. Elle était donc arrivée à la Salpêtrière où elle s'était inscrite sous le nom de Marie-Victoire, mais seule Marguerite connaissait sa véritable identité : Marie-Claude Chamois.

Ayant reçu les 50 livres destinées aux « filles du Roy », les deux amies firent partie du contingent de jeunes femmes destinées au Canada, en cette année 1670.

Elles quittèrent La Rochelle à bord du *Saint-Pierre*, avec un maître de bord nommé Boutin.

Le périple débuta sous de mauvais augures. Autant la traversée s'était déroulée sans problèmes pour Méry et sa famille, autant celle qu'eurent à subir Marguerite et ses compagnes fut terrifiante. En plus d'être logées dans l'entrepont, lequel était rempli de paille pour amortir la fureur des vagues mais empestait le moisi, elles devaient dormir à deux sur des couchettes. À l'occasion, elles pouvaient monter se promener sur le pont. Au-dessus de leurs têtes, elles entendaient le va-et-vient des marins. La nuit, elles se racontaient leurs espoirs et leurs appréhensions.

Pendant la journée aussi, elles restaient le plus souvent à causer et certaines avaient apporté avec elles de quoi travailler à leur trousseau. Marguerite, elle, se faisait un plaisir d'enseigner les rudiments de la dentelle à ses compagnes et amies Marie-Claude Chamois, Perette Parement, Marthe Raudy, Marguerite Jasselin et Anne Thirement.

Les jeunes filles s'accommodèrent assez bien de cette situation monotone, ponctuée de messes et de prières, jusqu'au jour où une épidémie se déclara à bord.

Il y avait trois semaines déjà que le navire était en mer lorsque plusieurs passagers commencèrent à souffrir de maux de ventre accompagnés de diarrhée et de vomissements. Une odeur pestilentielle régnait dans la sainte-barbe et les matelots n'en finissaient plus de laver les planchers.

Plusieurs jeunes filles étaient affolées et parvenaient difficilement à dormir. Louise Bercier, originaire du Poitou et compagne de Marguerite à la Salpêtrière, n'avait cesse de se plaindre :

— Qu'est-ce qu'on est venu faire dans cette galère ? Endurer tout ça pour vivre au fond des bois avec un inconnu !

Marguerite tentait de la réconforter du mieux qu'elle pouvait :

— Courage, Louise ! Songe que tu habiteras un nouveau monde et que tu auras la chance de choisir toi-même, parmi plusieurs hommes, celui qui te plaira le plus. Tu n'aurais jamais pu le faire en France.

Elle n'en continua pas moins à se plaindre et fut atteinte de nausées pendant plus d'une semaine.

Cette terrible épidémie mina le courage de quelques-unes. L'abattement atteignit son comble lorsque Barbe Raudy, la première fille du Roy à succomber, fut livrée à son dernier repos. On enveloppa le corps d'une toile blanche. Le prêtre à bord fit un rapide service et Barbe Raudy fut jetée, pieds devant, au fond des eaux. Plusieurs jeunes filles ne purent contenir leurs sanglots, se serrant les unes contre les autres. Ce fut un des moments les plus terribles de la traversée.

Le médecin du *Saint-Pierre* réussit à contenir l'épidémie au moyen d'herbages qu'il avait emportés.

Malgré tout, quinze personnes moururent au cours de cette traversée dont trois filles du Roy: Barbe Raudy, Jeanne Primauté et Catherine Peuvrier.

Vers la fin du voyage, elles durent subir les mauvais traitements de la part de la directrice du groupe, la demoiselle Estienne, une grande sèche avec un chignon et un cou raide. On les avait laissées souffrir de la faim, ne les nourrissant que le matin et, pour le souper, elles avaient droit à une simple galette, sans compter que l'eau était rationnée à la goutte près.

Marie-Claude Chamois, que les titres de noblesse ou d'autorité n'impressionnaient pas, se promit de faire part de ses doléances à l'intendant Talon, dès son arrivée à Québec.

La ville s'imposait maintenant à leur vue: la partie basse était faite d'une mince bande de terre qui entourait une falaise. Bien qu'étroite, cette partie de la ville leur sembla assez peuplée. Quelques centaines de pieds plus haut, on voyait la ville haute, entourée d'une muraille de bois, et la côte abrupte qui reliait les deux parties: telle fut la première vision que la jeune Marguerite et ses compagnes eurent de la ville de Québec.

Il faisait très chaud en cet après-midi de septembre quand Marguerite et Marie-Claude mirent pied à terre. Ce qui les frappa davantage fut le nombre d'hommes rassemblés sur le rivage pour les accueillir.

Marie-Claude, qui n'avait pas la langue dans sa poche, dit à sa compagne:

— Dis donc, c'est point les hommes bien corporés qui manquent par ici. J'crois bien qu'on va se payer du bon temps!

Tout en écoutant le bavardage de la cadette, Marguerite s'enquérât, auprès des habitants, des noms des rues de la basse ville. Au pied de la falaise, la plus importante était la rue Notre-Dame; il y avait également la rue Sous-le-Fort, la petite rue du Porche, la rue du Sault-au-Matelot, la rue de la Place et le fameux cap aux Diamants, ainsi nommé, lui dit-on, parce que Jacques Cartier avait cru y trouver des pierres précieuses. On lui dit aussi que la falaise du Sault-au-Matelot portait ce nom, car, dans les premiers temps de la colonie, un matelot était tombé, bien malgré lui, du haut de cet endroit.

Tout en marchant, Marguerite sentait que sa vie prenait un sens nouveau sur ce sol inconnu. La douceur de l'air, la féerie des arbres aux couleurs pourpres, rouge vif, orangées, ne cessaient de l'éblouir.

— Le cœur me toque, Marie-Claude. Sens-tu comme moi, ce petit quelque chose dans l'air ?

Les deux jeunes filles se tenaient par la taille et, de l'autre main, elles portaient leur baluchon qui contenait les quelques hardes, cadeau du Roi.

Elles narguaient du regard les hommes qui les examinaient, sentant bien leur désir posé sur elles. C'était, dans l'ensemble, de jeunes hommes vigoureux dont l'âge variait entre 20 et 30 ans.

Marguerite, quant à elle, était tout yeux, comme si elle retrouvait un paradis perdu.

Conduites par la directrice du groupe, les jeunes filles prirent la grande côte de la Montagne qui menait à la haute ville. En plus du fort Saint-Louis, on voyait la maison de l'intendant, le palais de la Sénéchaussée, il y avait aussi une grande église nommée Notre-Dame, le

séminaire, les maisons des missionnaires, l'Hôtel-Dieu, le couvent des Ursulines, deux moulins à farine ainsi que de nombreux jardins et potagers.

Oui, vraiment, Marguerite n'aurait su dire pourquoi, mais sa tête était en fête ce jour-là, contrairement à plusieurs des autres filles qui appréhendaient leur installation en Nouvelle-France, se souvenant de ce qu'on leur avait raconté avant leur départ.

Elles furent conduites chez les dames Ursulines, dans la haute ville où elles séjourneraient, plus précisément dans la maison de Madame de La Peltrie, en attendant que les rencontres soient organisées pour le choix d'un conjoint, tel que l'avaient décidé les autorités de la Nouvelle-France en 1670, lorsqu'elles avaient émis par ordonnance « que tous les compagnons volontaires et autres personnes qui sont en âge d'entrer dans le mariage devaient se marier dans les quinze jours après l'arrivée des navires qui apportent les filles sous peine d'être privés de la liberté de toutes sortes de chasse, pêche et traite avec les sauvages. »

Le lendemain de leur arrivée, une messe fut célébrée dans l'église de la haute ville, par Monseigneur de Laval, vicaire apostolique de Québec. Ce dernier leur fit un sermon au cours duquel il les invita à être des exemples de foi et de vertu ; à choisir un époux ayant déjà une vraie habitation et qui leur assurerait une stabilité afin de fonder leur famille au plus tôt. Il ajouta que la tâche qui les attendait, en tant que chrétiennes, consisterait à élever des enfants selon les règles de la sainte Église catholique, sans compter qu'elles devraient seconder leur mari aux champs et qu'elles ne devaient jamais oublier le caractère sacré du mariage ;

enfin, ajouta-t-il, elles ne devraient jamais être objets de scandale pour quiconque. Il termina en disant que le roi, par l'intermédiaire des autorités locales, veillerait à ce que leur établissement se fasse rapidement et dans les meilleures conditions possibles.

Le séjour de Marie-Claude et de Marguerite chez les Ursulines fut relativement bref. En effet, Marie-Claude s'engagea, par un contrat de mariage signé le 16 octobre, à épouser un certain Pierre Forcier, habitant des Trois-Rivières. Malheureusement, ledit Forcier, malgré les ordres de Talon, s'était enfui dans la direction des Outaouais et on ne le revit jamais. Après cette malencontreuse affaire, Marie-Claude se retrouva pour une autre semaine en résidence fermée, qu'elle avait bien hâte de quitter. Marguerite, pour sa part, n'avait pas encore trouvé un époux.

— Si ça continue de même, je vas devoir retourner en France.

— Mais non, lui dit Marie-Claude, vaut mieux espérer un brin.

Marguerite s'expliquait mal que Marie-Claude, qui était moins jolie qu'elle, ait déjà eu un prétendant. En effet, au début de novembre, cette dernière avait choisi un époux en la personne de François Frigon, dit l'Espagnol, qui habitait à Batiscan, près des Trois-Rivières. Cette fois, Marie-Claude était certaine que la vie serait bonne pour elle, enfin.

Marguerite et son amie se quittèrent quelques jours plus tard en espérant recevoir des nouvelles l'une de l'autre.

— À revoir, se dirent-elles en s'embrassant.

Mais tout allait basculer pour Marguerite sous peu.